

João Anzanello Carrascoza

LE COURS DES CHOSES

Traduit du portugais (Brésil)
par Dominique Nédellec

LA JOIE DE LIRE
ENCOURAGE

TOUTE CETTE EAU

De nouveau, c'était l'été. Le petit garçon était en joie. Une joie modeste, si on la comparait à celle qui l'attendait plus avant. Sa mère l'appela, ainsi que son frère, et annonça d'une traite, comme si c'était parfaitement naturel, qu'ils allaient retourner à la plage, exactement comme l'an dernier, la même ville, mais un appartement plus grand, leur père s'était déjà chargé de la location. C'était une nouvelle inattendue. Aussitôt, il se vit dans un instant bleu-bleu, les pieds dans le sable brûlant, la rumeur des vagues déferlant au loin, toute cette eau au fond des yeux, le petit garçon à la mer, une nouvelle fois, se retrouvant lui-même, comme on ramasse un coquillage dans sa mémoire.

C'est vrai, vrai de vrai ? voulut-il savoir. Sa mère acquiesça. Son frère la serra dans ses bras et ils partirent d'un bon rire, en mêlant leurs hourras. Lui flottait dans le silence, tellement il était heureux. Il ne se rappelait même plus que c'était un rêve à sa portée, le sel sur ses lèvres, l'odeur de la nature immense et mouillée, la chaleur du soleil sur ses épaules, le petit garçon face au vent, la réalité dans un sens favorable, et lui à sa proue...

La journée changea de main, ce ne fut plus que va-et-vient à travers la maison. La mère passait d'une chambre à l'autre, organisait la préparation des bagages, *Allez, allez*, donnait des ordres, demandait de l'aide, elle semblait même n'être pour rien dans la joie qu'elle venait de provoquer. Le petit garçon lui obéissait : il portait des cartons, attrapait des habits ; il s'occuperait de ses affaires plus tard. Il avait peur que quelque chose ne vienne remettre en cause le projet de voyage, et il se voyait déjà là-bas, entouré d'eau, dans son corps-île ; un navire passait au loin, le ciel si beau, presque vitrifié, prêt à se briser. Non, ce futur qui arrivait, tout doucement, à ses pieds, il ne pouvait pas le laisser lui échapper. Le petit garçon acceptait la fatalité de la joie, comme la tristesse lorsqu'elle l'obligeait à se recroqueviller – escargot dans sa coquille. Il n'allait pas la lâcher. Il se consacrait entièrement à vivre l'heure présente, pour s'en fabriquer une plus heureuse encore, et, attaché aux vieilles traditions, faisait tout son possible pour la protéger. La nuit approchait, et l'écorce de son bonheur se faisait de plus en plus épaisse.

Quand il revint à lui, il se rendit compte qu'il avait somnolé sur le canapé, épuisé par l'effort des préparatifs pour le lendemain. Il avait tout fait pour que, avant de sombrer dans le sommeil, le lendemain matin soit cette certitude, ce qu'il serait bel et bien, même sans sa modeste contribution. Il ignorait que la vie avait ses propres marées. La mer existait à l'intérieur de son rêve, plus qu'à l'extérieur. Soudain, il se

sentit tout léger, marchant sur les eaux – son père le portait dans son lit, avec ses bras d'écume.

Il ouvrit les yeux : le soleil était là, solide, la voiture avec les portières ouvertes devant la maison, son frère en bermuda coloré, la voix de son père alternant avec celle de sa mère, la réalité en train de se répandre, le monde bon, l'odeur du jour venant de naître. Le petit garçon se leva, enfila son destin, fit ce qu'il avait à faire avant le départ, prendre le petit-déjeuner, apporter les valises à son père pour qu'il les agence scientifiquement dans la voiture, sa mère fermait la porte de derrière à clé, *Tu as pris ta planche ?*, lui, *Oui*, comme si c'était un jour ordinaire, faisant comme si sa satisfaction avait vieilli et qu'il s'y était habitué, alors que tout au fond de lui brillait un été plus grand, sous l'effet de l'attente.

Ils se mirent en route. La voiture pleine à craquer, avec le poids supplémentaire du rêve que chacun se construisait – leurs châteaux d'air. Le long voyage, le petit garçon ne le sentit même pas passer, le temps par vagues, il ne comprenait que le temps était ce qu'il était que lorsqu'il s'était déjà enfui, pour aller se mêler à d'autres eaux. Il se souvenait qu'il se trouvait à côté de son frère sur la banquette arrière, puis collé à la vitre, dans un calme si euphorique que, pour le supporter, il dormit.

Une fois réveillé, il sauta par-dessus les heures mineures – le goûter à la station-service, les virages pour redescendre de la montagne, l'obscurité du garage de l'immeuble,

l'appartement et son vieux mobilier à l'odeur de moisi – et se vit tout d'un coup en maillot, tenant sa planche, sa mère lui étalant la crème solaire sur la figure, *Du calme ! Arrête de gigoter !*, lui au bord d'un moment inoubliable.

Non loin de l'immeuble, la famille prit le bus, un petit trajet de rien, et pourtant ce que c'était long pour arriver... Enfin, ça y était : ils foulèrent le sable, encombrés de tous leurs sacs, chaises, serviettes, tapis de plage, chacun essayant de faire tenir dans son petit soi ce redoublement de bonheur. Le petit garçon, le dernier de la file, respirait à fond le paysage, l'air iodé, le regard submergé par la mer, toute cette eau. Économe, il se réfrénait. Cette expérience, il voulait la savourer, tout doucement.

Son père marqua leur territoire, en plantant le parasol dans le sable. Son frère éparpilla ses jouets à l'ombre. La mère observait le petit garçon, elle savait que c'était pour lui une passion. Rien d'extravagant. Juste la mer. Et son existence inévitable. Assis dans le sable, la planche à ses pieds, il regardait les baigneurs disparaître et réapparaître à chaque vague. Soudain, il se leva, *J'y vais !*, et sa mère, *Ne t'éloigne pas trop !*, mais il ne l'entendit même pas, il courait déjà, libre de laisser s'épanouir son sentiment secret, toute cette eau réclamait un abandon plus grand. Et lui voulait se donner à elle, complètement, comme un homme.

Il s'avança dans la mer, mais quand il en eut jusqu'aux genoux l'eau commença à freiner sa progression. Elle était si froide qu'il en frissonnait. Mais c'étaient des frissons

agréables, le soleil lui coulait sur le dos. Il s'allongea sur sa planche et se mit à ramer avec les mains, il rama, rama, puis une première vague l'atteignit, forte. Il sentit ses cheveux durcis, le goût du sel, ses yeux qui brûlaient. L'inconfort d'une joie supérieure, sans rémission, la joie qu'il pouvait tenir, comme un liquide, dans la conque de ses mains.

Une nouvelle vague. Il plongea. But la tasse. Rit de son sort. Puis il se fit rouler dans les remous une fois, deux fois. Il revint là où il avait pied. Puis il repartit à l'assaut, droit devant, en sentant une force contraire le repousser vers l'arrière. Il était tout léger, dans un état de ravissement qu'on ne ressent qu'à la mer, la mer qui s'écoulait sur la peau du garçon, égoïste elle aussi dans son immensité. L'un baignait dans la substance de l'autre, c'était la reconnaissance de deux êtres qui se délimitent, sans connaître leurs dimensions.

Le garçon revint sur la plage, ruisselant de fierté. Le sel séchait sur sa peau, son corps luisait – lui, dans une tranquille excitation. Et c'est dans cet état d'esprit qu'il resta sous le parasol avec son frère. Jusqu'à ce qu'il décide de repartir à l'eau, de s'abandonner à elle une fois encore.

Il fendit les vagues, rit, flotta, coula. C'étaient les retrouvailles entre lui et la mer, presque douloureuses tellement il avait peur que ça s'arrête. Ils ne s'expliquaient pas l'un à l'autre ; ils se donnaient seulement à connaître mutuellement, le garçon et la mer. Et, ce même après-midi, ils se mêlèrent l'un à l'autre encore et encore. Sa mère trouvait étrange qu'il n'ait pas faim : il n'avait demandé ni

glace, ni épi de maïs, ni soda. Le petit garçon savourait ce moment, sans rien désirer d'autre, seule la mer lui faisait envie.

Avant qu'il ait eu le temps de s'en apercevoir, le soleil s'était adouci, la plage avait commencé à se vider, les vagues à rapetisser. *Faut y aller*, lança le père et il se mit à rassembler les affaires. La famille s'engagea dans l'avenue, le petit garçon à sa suite, la peau salée et chaude, ses yeux rechignaient à s'en aller. Dans le bus, il prit place près de la fenêtre, il voulait encore voir la plage, tout à sa passion. Mais des immeubles, puis des maisons, des immeubles encore l'en empêchèrent, il dut peu à peu se défaire de la mer. Le bercement du bus, si doux... Il commença à sentir une torpeur agréable, ses bras étaient endoloris, ses jambes lui pesaient, bientôt il ne bougea plus, la tête appuyée contre la vitre...

C'est alors que se produisit, finalement, ce qu'il était venu vivre là de plus grand. Il se réveilla effrayé, secoué sans ménagements par le receveur, *Hé, petit, réveille-toi ! Réveille-toi, petit !*, un bourdonnement de voix, des regards, et lui tout seul sur la banquette du bus, parmi les habitants de la côte, cherchant dans un mélange d'incrédulité et d'affolement sa mère, son père, son frère – et rien. Rien que des visages étrangers.

Il se leva d'un bond, désespéré, *Tes parents sont déjà descendus*, lui dit le receveur qui essaya de le rassurer, *Tu n'as qu'à descendre au prochain arrêt et tu repars dans l'autre sens !* Mais le

petit garçon saisit la réalité à la va-vite et, déboussolé, tenta tant bien que mal de tenir dessus. Naufragé, il se vit entraîné par l'instant, avec le pressentiment de son dédoublement : s'il ne descendait pas immédiatement, il se perdrait dans la ville ouverte. Il fallait juste qu'il revienne là où il avait pied dans sa petite vie profonde...

Il se fraya un passage parmi les voyageurs, en les poussant avec sa planche. Le bus stoppa en bringuebalant. Le receveur cria, *Descends, descends ici !* Le garçon ne toucha même pas les marches, il bondit de tout en haut et s'affala sur un parterre au bord de la plage. Coquillage solitaire, tout fragile. Il se mit à courir sur le large trottoir, cheveux de sel au vent, le cœur dans le noir. Avec soulagement, il aperçut, tout là-bas, son père lui faire signe et venir d'un pas rapide à sa rencontre. Ensuite... ensuite il ne vit plus rien : toute cette eau dans ses yeux.

CRISTINA

Et alors que je ne voulais plus que ma cousine Teresa se balade dans mes pensées, même quand on était ensemble, à discuter dans le jardin, son bras glissant sur le mien, son odeur pénétrant dans mes poumons, alors que je la voulais désormais pour moi tout seul, en tête à tête, muets tous les deux, sans savoir que la vie explosait sous notre quiétude, alors que je la voulais en vrai, et non pas en rêve, elle est repartie à Rio de Janeiro avec tante Imaculada.

Incapable de me faire à cette idée, je suis allé trouver ma mère, *Pourquoi ?*, et ma mère, *Parce que c'est là-bas qu'elles habitent*, et moi, *Mais*, et ma mère, sans imaginer à quel point les ombres m'envahissaient, *Elles reviendront, à Noël*.

Je me suis recroquevillé dans mon coin, on était si loin de Noël, une douleur sourde dans le cœur, l'envie de dormir et c'est tout, de ne pas grandir. La tristesse me faisait vieillir, mais je ne faisais pas d'effort pour la chasser. Oublier ma cousine, comme on éteindrait la lumière de sa chambre, c'était trahir mes sentiments pour elle.

J'étais occupé à jouer au foot avec mon frère et Paulinho, ou à tirer sur le cerf-volant avec Bolão quand ma cousine

Teresa me revenait subitement à l'esprit, dès lors je ne voyais plus le soleil dans le soleil, les arbres dans les arbres, chaque chose continuait d'exister mais sans l'ardeur de mon regard, je devenais un enfant-désert, ma joie était asséchée, et même si on m'avait arrosé j'aurais continué à voir le monde à travers une couche de vernis, sans être capable d'en accepter l'éclat.

Mais, comme la pluie qui attend qu'on soit rentré à la maison pour se mettre à tomber, Cristina attendait l'heure de me sauver. Elle était dans la même classe que moi et, le jour où je m'en suis vraiment aperçu, j'ai découvert – dans le fond, je le pressentais déjà ! – que les bonnes choses, comme les mauvaises, sont en permanence à notre portée, il suffit de tendre la main pour s'en saisir. Je ne sais plus quel cours c'était, la prof nous a distribué un texte et lui a demandé de le lire. Cristina a commencé en douceur – ses petites gambettes gigotant sous son pupitre, sans toucher terre, comme sur une balançoire –, puis elle a poursuivi avec la même légèreté, je suis resté à la regarder, et ça m'a étonné que je l'observe de cette façon, avec autant de chaleur ; elle a fini par le remarquer et, une fois sa lecture terminée, elle a fait un geste qui m'a paru être une question. Je n'avais pas la réponse, et c'est à cet instant qu'elle a arraché, comme on arrache une plante du sol, ma cousine Teresa de mon esprit pour s'installer, tout entière, à sa place.

Le lendemain, j'avais à peine ouvert les yeux que la vie était de retour, heureuse. Les arbres, les maisons et le ciel

se montraient avec une intensité plus grande tandis que je me dirigeais vers le collège. Pendant le cours, sur ma droite, Cristina m'a fixé avec insistance, je me suis senti gêné, mais beau aussi, j'avais envie d'entendre de nouveau sa voix de soleil. Et quand elle m'a dit, alors qu'on sortait pour la récré, *Attends-moi, attends-moi*, j'ai senti que j'étais en train de me laver de cette obscurité qui régnait en moi et j'ai gagné la cour, sans me presser, à ses côtés.

On s'est assis sur un banc. *Tu en veux un bout ?*, elle m'a proposé de son sandwich, *Non merci. Tu veux boire un peu ?*, et elle, en faisant oui de la tête, *J'adore le jus de raisin !*, on a parlé de choses et d'autres, nous deux encore un tout petit ruisseau, rien que notre histoire en train de courir. Bolão m'a fait signe. J'ai fait semblant de ne pas le voir. Paulinho et Lucas chuchotaient, en cachette. Des filles nous montraient du doigt. L'une d'elles est venue l'appeler, *Tout à l'heure...*, elle a répondu, et j'ai compris que par ces mots elle disait qu'elle préférerait rester avec moi. J'avais l'impression d'avoir la fièvre, une fièvre agréable que je voulais sentir encore et encore, ma vie, là, avec la sienne, dans l'insouciance.

Alors, comme si je me réveillais en sens inverse – passant de la réalité au rêve –, je me suis vu seul avec Cristina, tout près d'elle, sans personne dans les parages, et je me suis tellement emballé en imaginant cette scène que, soudain, je lui ai demandé, *Ça te dirait un ciné dimanche après-midi ?* À peine avais-je posé la question que je me suis fait tout

petit, souffrant par avance de sa réponse, effrayé par mon espoir, mais elle a écarté du chemin un redoutable « Je peux te donner ma réponse demain ? », et a répondu sur-le-champ, *Oui, je veux bien !*

Sans oser y croire, je me suis précipité vers les jours suivants, qui ont passé lentement-lentement. Afin de préserver le secret autour de notre pacte, j'ai évité d'évoquer le sujet avec elle, si ce n'est avec les yeux, qui la cherchaient et, la trouvant, s'enfuyaient pour aller se poser ailleurs. Le soir, blotti dans le lit superposé, je mettais du temps à m'endormir. J'inventais des aventures héroïques : elle se faisait enlever par des monstres, des aliens et autres extraterrestres, et dès qu'elle criait pour appeler au secours, je me précipitais pour la sauver.

Le dimanche est enfin arrivé, et, contrairement aux jours précédents, lorsque des petits faits du quotidien suffisaient à me distraire et que je feignais d'avoir oublié notre rendez-vous, je me suis réveillé tout excité. Je forçais les aiguilles de ma montre à avancer et j'imaginai – dans les détails, avant l'heure H – mon rendez-vous avec Cristina.

La séance était à quatre heures, à trois heures et demie j'étais déjà devant le cinéma. Je l'ai cherchée parmi les gens qui faisaient la queue, mais je ne l'ai pas vue. Je suis resté là à l'attendre, faussement détendu, je jouais la comédie, une sensation qui m'était inconnue. Si je redoutais qu'elle ne vienne pas, je redoutais encore plus le moment de la retrouver, j'aurais voulu sauter cette étape pour être tout

de suite à ses côtés, à regarder le film – je ne savais pas quoi faire de la vie qui venait.

Comme Cristina n'arrivait toujours pas, et que le monde restait indifférent à mon sort, je me suis mis à regarder les affiches des autres films, à marcher sans but à droite et à gauche, en rongant mon frein. Petit à petit, je me suis laissé distraire par le va-et-vient dans le Bar do Ponto, les voitures qui passaient dans la Rua Quinze, quelques couples devant le glacier. Puis je suis retourné au cinéma et, là, contrairement à ce que j'avais prévu, je l'ai aperçue à l'intérieur, derrière la porte en verre, qui me faisait signe. *J'arrive*, j'ai dit, comme si elle pouvait m'entendre. J'ai rejoint rapido la file d'attente qui, par chance, avait bien diminué. J'ai acheté ma place et, quand je suis arrivé dans le hall, où elle m'attendait, cheveux détachés, robe rouge, j'ai senti que cet instant était grand, si grand que j'ai seulement pu dire, *Salut*, et elle a répondu, *Salut*, avant d'ajouter, *Allons-y, ça va commencer !* On a vite rejoint la salle, mais d'abord, on a fait une halte au stand friandises, je voulais acheter des bonbons. On a tout juste eu le temps de s'installer et les lumières se sont éteintes.

Il y a d'abord eu les informations, la Chaîne 100, ensuite les bandes-annonces, puis le film a commencé. Je ne me souviens pas trop de l'intrigue, je pourrais juste dire que c'était une comédie. Je me rappelle qu'on se marrait, pas tellement pour les gags, qui n'étaient pas vraiment drôles, mais plutôt à cause des fous rires d'un gros juste devant nous. Je ne savais pas comment m'y prendre mais, surmontant

mon manque d'assurance, je lui ai proposé des bonbons, et, délaissant l'écran, j'ai contemplé son visage dans l'obscurité. S'il y avait un endroit au monde où j'avais envie de me trouver, c'était bien celui-là ! J'ai tout de même essayé de me calmer, car j'avais peur, par un geste maladroit, de rompre le charme.

Mais à mesure que le film avançait, j'avais de plus en plus la conviction qu'il fallait qu'elle sache ce qui m'arrivait, j'avais besoin de dire ma joie à Cristina, même si, n'ayant pas conscience d'en être la cause, elle pouvait me répondre par un mouvement de rejet.

Alors, subitement, j'ai décidé, *Je vais lui prendre la main*. J'avais peur d'aller trop vite, qu'elle me trouve trop entreprenant – mon cœur était bien petit pour ce sentiment qui ne cessait de le faire gonfler, mais je ne voulais même pas y penser. Et, comme le film allait se terminer – on le sent, quand la fin approche –, j'ai rassemblé tout mon courage et j'ai fait glisser ma main sur l'accoudoir jusqu'à ce qu'elle rencontre la sienne. Cristina a tremblé, s'est retournée vers moi – et m'a sauvé. Elle a accueilli ma main par un contact léger, mais décidé, et on est restés comme ça, le bonheur palpitant entre mes doigts et les siens.

Le film s'est fini peu après et, avant que les lumières se rallument, nos mains se sont séparées, comme si le monde ne méritait pas d'être informé de notre amour. On s'est levés en souriant, pas pour la même raison que les gens, pour cette autre, rien qu'à nous.

Dehors, l'après-midi nous brûlait les yeux tellement il était magnifique, le soleil descendait dans le ciel bleu, comme mes yeux observant les pieds de Cristina à chacun de ses pas. J'ignorais où elle habitait, mais il fallait que je la raccompagne, c'est comme ça que ça se passe, j'avais entendu mon frère le dire une fois. On a marché en silence, pour amadouer – du moins dans mon cas – la petite frayeur de cette initiation.

Quand on est arrivés devant le portail de chez elle, j'ai demandé, *Ça t'a plu ?*, elle a répondu, *Oui, ça m'a plu*, et j'ai voulu croire que cette réponse se rapportait plus à notre geste secret qu'au film.

Et là, de manière tout à fait inattendue, y compris pour moi, je l'ai prise dans mes bras. Tremblante, elle s'est laissée faire, à moitié gênée. Ensuite, elle s'est libérée de mon étreinte, m'a embrassé sur la joue et a filé en courant. Mon corps était en feu. J'ai traversé la rue et je suis reparti tout doucement, en sentant ce bonheur – comme rarement depuis – pulser fort en moi.